

**PROGRAMME
SPORT ET RELATIONS
INTERNATIONALES**

LE SPORT DANS LES BALKANS : ENTRE TENSIONS ET RÉCONCILIATIONS

Entretien avec Loïc TRÉGOURÈS /
DOCTEUR EN SCIENCES POLITIQUES,
AUTEUR DE *LE FOOTBALL ET LE CHAOS YOUGOSLAVE* (2019)

Réalisé par Estelle BRUN / Assistante de recherche à l'IRIS

AVRIL 2020

OBSERVATOIRE GÉOSTRATÉGIQUE DU SPORT



IRIS : Interviewé par l'IRIS en 2015, vous aviez décrit votre thèse comme une étude de la politique à travers le football à la politique par le football. Nombreuses sont les recherches en sciences sociales qui ont tenté d'expliquer la dissolution de la Yougoslavie et ses guerres des Balkans, notamment à travers des thèses essentialistes et d'autres nationalistes – vouant le projet yougoslave à l'échec dès sa création – que vous citez dans votre livre, *Le football et le chaos yougoslave* (2019). Qu'apporte le football comme objet d'étude à l'analyse de l'éclatement de la Yougoslavie et des violences qui ont suivi ? Quelles ont été les conclusions que vous avez pu faire dans votre thèse qui n'auraient pas pu être atteintes sans avoir eu recours à cette fenêtre sportive ?

LOÏC TRÉGOURÈS : Il me semble que toute la littérature - et elle est très imposante - sur les conflits yougoslaves adopte un même prisme et va étudier comment les institutions se sont craquelées, comment Milošević a pris le pouvoir. Une sorte de prisme « par le haut », institutionnel. Or, peu de choses ont été réalisées pour essayer de comprendre et d'étudier la désagrégation de la Yougoslavie, y compris avant la guerre, par un autre prisme. Ce que j'essaie de démontrer, c'est qu'il ne faut jamais confondre la désagrégation du projet yougoslave avec la dissolution du pays à la suite du conflit armé. En conséquence, à l'instar d'Andrew Wachtel qui avait utilisé l'enseignement et la culture, étudier le football était un moyen, pour moi, d'essayer de démontrer que le projet yougoslave ne rassemblait plus sur le plan identitaire. Et cela, on peut le démontrer en adoptant le prisme « du terrain ». Le travail sur les groupes de supporters, les revendications et leur opposition au communisme, etc., c'est une première façon de montrer que, dans ces années-là, il y a ce phénomène d'opposition, à la fois venant « d'en haut », comme « du terrain ». Le premier chapitre de ma thèse montre qu'il y avait une complémentarité dans ce que d'habitude on observe – la prise de pouvoir de Milošević, le discours des intellectuels, etc. – et la façon dont cela est repris, agencé et opéré « sur le terrain ». Je le montre aussi dans mon livre, qui est une version raccourcie et grand public de ma thèse.

En l'occurrence, le choix du football n'est pas neutre, car c'est un des vecteurs par lequel tous ces discours passent. Le premier effet c'est donc que le projet yougoslave, l'idée yougoslave, parce qu'elle est assimilée au communisme, devient de plus en plus illégitime, car le régime lui-même est illégitime. Ensuite, il y a le deuxième effet, avec la violence et la guerre. L'acceptation de la violence, la banalisation de la violence, est quelque chose qui apparaît, quel que soit le prisme que l'on adopte. Ici, donc, l'enjeu de ma thèse était donc d'essayer de montrer ce point de

rencontre, cette convergence entre ces deux prismes.

Dans le cadre de ma thèse¹, j'ai démontré que le football n'était pas seulement révélateur, un miroir, mais que c'était aussi un acteur. Je me suis intéressé à l'action des acteurs de football : joueurs, supporters, dirigeants sportifs, dirigeants politiques, journalistes sportifs... La deuxième partie de ma thèse, qui va au-delà des années 2000, et qui ne figure pas dans mon livre, se focalise sur les mobilisations sociales des supporters pour la gestion démocratique de leurs clubs, notamment la façon dont les tribunes avaient ensuite réinventé un langage de provocation, fondé sur la guerre. Ce langage-là n'est pas très éloigné des narratifs officiels et des codes que chacun en Yougoslavie peut comprendre.

IRIS : Dans votre ouvrage, vous dédiez un chapitre au sport yougoslave et vous le décrivez comme étant à contre-courant, avec des victoires sportives – telles que dans le football et le basketball, deux sports dans lesquels la Yougoslavie se démarque dans les années 1980 – « qui ne parviennent pas à renforcer le sentiment d'appartenance yougoslave dans un pays qui se délite de tous les côtés » (p.26). Les architectes politiques de la Yougoslavie ont-ils tenté de se saisir du potentiel sportif pour construire puis unifier le pays ? Si oui, quelles ont été leurs stratégies ?

LOÏC TRÉGOURÈS : Tout d'abord, quand j'écris que les résultats sportifs et les équipes sportives de la fin des années 1980 sont à contre-courant, cela ne veut pas dire qu'il y a un échec dans la tentative de construire ou de renforcer l'identité yougoslave. L'identité yougoslave existe déjà. Le projet yougoslave est concurrent des projets nationaux dès le XIXe siècle, et la Yougoslavie titiste ne nie pas les identités nationales, mais elle façonne une identité yougoslave supplémentaire. Deuxièmement, la Yougoslavie titiste, par le biais de son mythe des partisans, a mis en avant l'identité yougoslave fondée sur la langue, sur d'autres traits caractéristiques communs, à l'inverse, bien sûr, des identités nationales, et notamment par le cinéma.

Tito n'était pas très intéressé par le sport, mais il s'est aperçu, notamment à travers le basketball et l'organisation du mondial en Slovénie en 1970, qu'il pouvait réunir et créer une forme d'unité. Est-ce qu'il y a eu un investissement massif sur le sport comme dans d'autres pays, par exemple la Roumanie ou la République démocratique allemande ? Pas forcément. Néanmoins, en ce qui concerne l'identité, il y a une chose – je l'ai étudié dans le domaine du basketball – qui était importante, c'est que tout était fait pour favoriser la sélection. Donc concrètement, le

¹ Thèse qui s'arrête en 2016.

championnat, les clubs, tout le système étaient organisés autour de cela. Il y avait des regroupements réguliers, les sportifs se connaissaient souvent depuis l'adolescence parce qu'ils étaient dans les sélections juniors, faisaient leur service militaire ensemble. Les entraîneurs âgés avec lesquels j'ai pu parler ont toujours mis en avant cette notion de camaraderie. Il n'est donc pas innocent que les équipes juniors de basketball, notamment, n'ont jamais raté un podium en trente ans. À travers ces championnats forts, les rivalités étaient aussi favorisées, mais elles étaient saines sportivement avant les années 1980. Tout cela peut évidemment favoriser une forme d'identification.

À partir du moment où cette identification est remise en question, le sport ne peut plus jouer le rôle de ciment. J'ai utilisé l'image du nageur à contre-courant pour l'illustrer. Puisqu'à partir du moment où dans la société, vous n'adhérez plus au projet yougoslave, pour x raisons bien plus fortes que le sport, ce dernier ne peut pas servir de ciment à quelque chose qui n'existe plus. Gigi Riva, dans *Le Dernier Penalty*, se demande ce qu'il se serait passé si la Yougoslavie avait gagné la Coupe du monde de 1990. Je m'avance peut-être un peu, mais pour moi la réponse ce n'est rien. Les choses seraient allées jusqu'« au bout » quand même. Peut-être avec six mois de décalage, mais les choses auraient quand même abouti parce que le projet lui-même est arrivé à son terme, à la fois sur le plan politique et sur le plan identitaire.

IRIS : Comment expliquez-vous les différences de soutien du public dans le sport yougoslave lors de la Coupe du monde de 1990 ? Pourquoi la Bosnie semble-t-elle davantage fêter les victoires yougoslaves que la Croatie (p.26-27) ?

LOÏC TRÉGOURÈS : Il y a un faisceau de raisons pour la Bosnie. Premièrement, la Bosnie est le berceau des partisans, c'est là où le mouvement de résistance partisan à l'occupant nazi a été le plus important. Il y a notamment, dans certains endroits, un esprit qui refuse le nationalisme, un esprit qui a gardé encore aujourd'hui des restes de communisme, de vivre-ensemble entre les différentes communautés. Par exemple, une ville comme Tuzla a toujours refusé le nationalisme, même pendant la guerre. Deuxièmement, on peut voir que dans le récit nationaliste croate et le récit nationaliste serbe, les musulmans, ceux qu'on appelle Bosniaques aujourd'hui, sont soit des Croates islamisés, soit des Serbes islamisés par les Ottomans. Ce sont des gens qui n'ont pas de légitimité à exister par eux-mêmes en tant que nation indépendante selon ces narratifs. Le fond de l'affaire de 1991, entre la Croatie et la Serbie, était de se partager le territoire, d'où les campagnes de nettoyage ethnique, parce qu'il fallait que le territoire soit « purifié » si j'ose dire.

Donc pour eux, la Bosnie et les Bosniaques, ça n'existait pas. Ce qui signifie que, aux yeux des musulmans, la garantie de leur existence était apportée par la Yougoslavie. Ils comprennent qu'ils vont être en première ligne d'affrontement entre les Serbes et les Croates et qu'ils vont le subir, parce qu'ils sont les moins nombreux, les moins forts, et les moins sûrs sur le plan de l'armature théorique de leur identité. Cela leur pose, évidemment, un grave problème. Et la troisième chose importante, c'est que la Bosnie est une Yougoslavie en petit. C'est déjà un pays mixte, surtout dans les villes, avec des mariages mixtes, même s'il y a des endroits où, effectivement, ce n'est pas mixte. Vivant en ville en Bosnie-Herzégovine, les histoires nationalistes dépassent un peu ses habitants. Et quand ils voient arriver cette « vague », c'est extrêmement inquiétant parce que, pour eux, sans doute plus qu'ailleurs, l'identité nationale est la Yougoslavie. Pour les gens qui se sentent Yougoslaves et qui ne se reconnaissent pas dans une identité exacerbée serbe, croate ou bosniaque, ce qui est en train d'arriver, alors même que l'équipe joue le Mondial 1990, est un choc terrible. À tel point qu'on refuse bien souvent de le voir et de l'accepter, même quand la guerre arrive en Bosnie. À cause de ces trois raisons, les célébrations de la victoire en huitième de finale contre l'Espagne, par exemple, reflètent une angoisse autant qu'un attachement très fort à la Yougoslavie.

IRIS : Dans la conclusion de votre ouvrage, dont l'étude s'arrête au tournant des années 2000, vous écrivez que « les stades n'ont jamais cessé d'appuyer les rhétoriques nationalistes toujours plus ou moins présentes partout dans la région » (p.194). On compte effectivement quelques incidents dans le football des Balkans, avec par exemple des matchs entre la Croatie et la Serbie en 2008 et entre la Serbie et l'Albanie en 2014 qui n'ont pas pu se terminer sans violence. Peut-on considérer ces récents incidents sportifs comme miroir des tensions nationalistes encore bien ancrées dans les Balkans ?

LOÏC TRÉGOURÈS : On ne peut pas considérer ces incidents comme miroir de tensions entre les pays, et entre les peuples non plus. Mais le sport et les tribunes deviennent un mode d'expression ponctuelle de provocations nationalistes. Par exemple, lors du match Serbie – Croatie en 2013, les Serbes ont déroulé une grande bannière avec écrit « Vukovar » en serbe, en cyrillique. Vukovar une ville mixte, dans l'est de la Croatie, qui a été détruite par les Serbes, et ces mémoires de guerre sont très sensibles. Utiliser le cyrillique en Croatie est interdit, et inscrit dans la Constitution. Aussi, lorsqu'il y a, sur toute la longueur de la tribune nord du Maracaña, une bannière avec écrit « Vukovar » en cyrillique, le message est évident. C'est un code, ce que j'ai

appelé « une grammaire des tribunes ». Cela ne vient pas refléter l'état des relations entre la Serbie et la Croatie, qui peuvent être parfois bonnes ou mauvaises. Cela montre plutôt que les stades sont, comme assez souvent, un espace de moindre contrôle social dans lesquels on peut montrer, dire, chanter des choses qui sont peut-être moins acceptables dans le reste de l'espace social.

Est-ce que cela reflète l'état des tensions politiques ? Non, parce qu'encore une fois, si on prend 2014, le match Albanie-Serbie interrompu par un drone, les relations entre l'Albanie et la Serbie ne sont pas mauvaises. Au contraire, Aleksandar Vučić, d'un côté, et Edi Rama, de l'autre, sont les deux nababs de la région, et pensent qu'à eux deux, ils peuvent résoudre un certain nombre de problèmes. C'est cet événement-là qui a créé un incident diplomatique, mais celui-ci s'est rapidement arrêté parce que, précisément, les relations entre la Serbie et l'Albanie sont bonnes. Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer de l'extérieur, elles ne sont pas empoisonnées par la question du Kosovo. Il n'y a donc pas de lien automatique. En revanche, l'imaginaire post-conflit, lui, est toujours présent chez une partie de la population. Il faut toujours faire attention à ne pas enfermer les gens lambda dans cette logique de post-conflit et croire que les gens, 25 ans après, sont toujours dans cet état d'esprit là. C'est vraiment le match qui donne l'opportunité de faire quelques rappels, avec des populations qui le savent et qui font exprès.

IRIS : Publié en 2019, votre avant-propos cite la finale de la Coupe du monde de 2018 qui a opposé la France et la Croatie, et le Ballon d'or du joueur croate Luka Modrić. Selon vous, « la Croatie a bénéficié, non seulement en Bosnie, mais aussi en Serbie et dans le reste de l'espace yougoslave » de soutien massif (p.10). S'il est difficilement mesurable, comment ce soutien s'est-il exprimé ?

LOÏC TRÉGOURÈS : On voyait ça sur Twitter, y compris de la part de gens qui étaient sur place et qui eux-mêmes remarquaient ça. Ça s'est beaucoup vu notamment à travers une petite polémique due à la participation du chanteur ultra-nationaliste et sympathisant du régime collaborationniste oustachi Marko Perković 'Thomson' aux festivités organisées pour célébrer le retour des joueurs croates. Cela a beaucoup déçu les gens, j'ai vu passer beaucoup de commentaires de Bosnie ou de Serbie qui disaient « voilà, regardez... vous ne changerez jamais. Vous ne faites rien de cette sympathie-là, vous continuez d'être dans le délire oustachi ». Pendant la Coupe du monde, s'il y avait des commentaires nombreux, des reportages, des micros-trottoirs, cela reste difficilement mesurable.

Il ne faut jamais perdre de vue que les gens lambda ont fort bien compris que, même si la guerre leur avait permis de vivre dans leur État à eux – et ce n'est pas le cas de tout le monde – ils y avaient quand même perdu en termes de niveau de vie, d'estime de soi. Les gens ne sont pas dupes du résultat de la guerre, ou du fait qu'elle n'a profité qu'aux seigneurs de guerre et aux politiciens. Donc, quand à 40 ans, ils voient, en Bosnie, le voisin croate en finale de Coupe du monde, cela leur fait un petit quelque chose quand même parce qu'après tout, c'est les leurs.

Il y a un autre exemple aux Jeux olympiques de 2016, où les athlètes yougoslaves étaient beaucoup ensemble au village olympique. Cela avait créé une mini-polémique en Croatie parce que Sandra Perković, championne olympique du lancer du disque, revendiquait complètement cette unité. En Croatie, une certaine presse s'est interrogée sur son manque de patriotisme. Cela est similaire avec Novak Djokovic, qui avait pris position pour la Croatie pour la Coupe du monde de 2018, et il y a évidemment des radicaux et la presse nationaliste qui lui ont reproché de soutenir la Croatie. On voit bien d'où ça vient, et on voit bien que, par ailleurs, les gens lambda ne sont pas vraiment dans cette même logique. Ce qui ne veut pas dire qu'ils sont d'accord entre eux sur ce qu'il s'est passé ; mais lorsque la Croatie est en finale de Coupe du monde, il y a une forme de sympathie généralisée. Alors après, bien sûr, c'est difficile à mesurer. De ce qu'on pouvait en voir, des échos que j'avais localement, il y avait une sympathie généralisée parce que le parcours était beau, et que c'est les leurs. Après tout, la Croatie et ses 4 millions d'habitants ont accompli un exploit en arrivant en finale de la Coupe du monde 2018.

IRIS : Existe-t-il d'autres éléments sportifs post-2000 qui peuvent refléter une accalmie des tensions entre les pays de l'ancienne Yougoslavie ?

LOÏC TRÉGOURÈS : Il faut bien voir que les rencontres sportives sont, malheureusement, des moments ponctuels de tensions pendant lesquels la presse, et même les journalistes internationaux, vont se régaler, vont faire des papiers sur « Ah, c'était la guerre il y a 20 ans, maintenant, la Serbie joue contre la Croatie ». Ce ne sont pas nécessairement des moments calmes parce qu'autour d'eux, une montée en tension est organisée, mais pas forcément chez les athlètes. Par exemple, cela se voit moins au tennis parce que c'est un sport individuel, mais c'est un bon exemple qui va intégrer une troisième dimension qui est la diaspora. Prenez l'Open d'Australie, qui a une diaspora serbe et croate importante. Vous avez Novak Djokovic contre Marin Čilić, deux sportifs qui s'apprécient, qui échangent leurs maillots à la fin du match et qui appellent au calme. Ce qui est déjà en soi une folie, quand on y pense, d'être un joueur de tennis

et d'appeler au calme. Et pourtant, à plusieurs reprises, il y a eu des tensions entre les supporters croates et serbes, parfois des violences. C'est le cas plus particulièrement dans les sports collectifs. Il y a eu l'Euro de handball en Serbie en 2012, avec de vrais problèmes, violences, et c'est difficile de faire autrement parce qu'encore une fois, l'imaginaire de la guerre est encore là. La montée en tension est organisée dans l'ensemble de la société à travers la presse, les responsables politiques et les supporters qui vont participer à cette montée en tension, et, éventuellement, à cette montée en violence. Et donc après, bien sûr, dans le reste de la société, on voit que le match de handball Serbie-Croatie s'est très mal passé. Cependant, ce ne sont que des moments de tension en montée ponctuelle dans un calme plat par ailleurs. De plus, il y a la montée en tension médiatique. Et de ce point de vue là, ce n'est pas seulement régional, quand vous avez des journalistes du *Guardian*, du *New York Times*, du *Monde* et d'autres presses non-sportives qui assistent à un Serbie-Croatie, ils viennent pour tout ce qu'il y a autour. Ils vont faire des avant-papiers sur la tension et vont écrire « 20 ans après, où en est-on ? », etc. Dans ces conditions, c'est donc difficile, dès lors qu'il y a tout un exercice de montée en tension qui est produit autour de ces événements quand ils sont très populaires.

IRIS : Le football occupe une place importante dans le récit nationaliste croate, car, et vous l'expliquez dans votre livre, le match amical Croatie-États-Unis en 1990 symbolise l'indépendance de la Croatie par le football (p.64). Plus récemment, la présence de la présidente croate Kolinda Grabar-Kitarović dans les stades russes, lors de la Coupe du monde de 2018, a confirmé l'importance du football dans la politique croate. Le monde politique est souvent le premier à s'en emparer des exploits sportifs, et nous l'avons vu en France à travers son équipe masculine et les messages politisés qu'on leur impose. Depuis son indépendance en 1991, la Croatie a-t-elle continué à utiliser le sport dans sa construction nationale ? Si oui, comment ?

LOÏC TRÉGOURÈS : Le livre explique la façon dont le régime de Franjo Tujman a considéré les sportifs, et c'est un élément qui est commun à beaucoup de jeunes États qui doivent avoir une stratégie de diplomatie publique et qui choisissent de miser sur le sport, ou la culture, pour permettre de faire rayonner ce jeune pays. Il y a deux objectifs dans ce dispositif. Premièrement, il y a la diplomatie publique et internationale, et deuxièmement, il y a le renforcement de la légitimité et de l'identité à l'intérieur. Évidemment, le sport a permis très tôt de placer la Croatie sur la carte, sans compter sur un maillot très caractéristique. Cela a fait partie de ce dispositif. En

effet, alors que les Croates n'avaient pas spécialement de bons artistes, chanteurs connus à travers le monde, par le sport, ils pouvaient se faire connaître à l'extérieur. Pour Tudjman, cela permettait de renforcer le sentiment d'appartenance et donner de la joie aux gens, mais également de renforcer son régime. Après 2000, ça s'est calmé. D'abord, parce que le régime a changé, et ensuite, parce que toute cette frénésie un peu identitaire s'est calmée. La Croatie avait retrouvé sa place dans le giron occidental, il n'y avait plus non plus le besoin d'être reconnu autant que dans toutes les premières années où il fallait bien faire comprendre à chacun que la Croatie était un pays indépendant et fier de l'être.

IRIS : La présidente croate a-t-elle su se saisir de ses exploits footballistiques de 2018 pour faire passer ses messages politiques ? A-t-elle tenté de booster sa popularité à travers le football ?

LOÏC TRÉGOURÈS : Oui, cela a été un « coup » extraordinaire pour elle. Il faut faire la part des choses entre ses positions politiques, qui sont très conservatrices et très nationalistes, et sa façon d'exercer, non pas le pouvoir, parce que le président croate n'exerce pas le pouvoir, le pouvoir exécutif est entre les mains du Premier ministre, mais disons qu'il y a un rôle de représentation. Kolinda Grabar-Kitarović a une façon très particulière d'être en représentation, très exubérante, et pas seulement pendant la Coupe du monde. Quand elle était à Lille pour la Coupe Davis, elle était dans le studio de la télévision avec le maillot de la Croatie et a pris Čilić dans les bras quand il est arrivé. C'est le cas aussi dans d'autres sports, par exemple le waterpolo et le handball. Je ne lui dénie pas sa sincérité là-dessus, mais évidemment, ce n'est pas parce qu'on est sincère qu'on n'a pas d'arrière-pensées politiques. Néanmoins, ce n'est pas parce que vous prenez Modrić dans vos bras en pleurant à la fin de la finale de la Coupe du monde sous la pluie battante de Moscou que cela va vous apporter plus ou moins de votes *in fine*. Cela est assez rassurant, finalement, parce que cela démontre une forme de maturité chez les électeurs croates.

IRIS : Le Kosovo, pays indépendant depuis 2008 et encore partiellement reconnu par la communauté internationale, a remporté sa première médaille olympique en 2016. L'année suivante, à l'approche du match opposant le Kosovo à l'Islande pour les qualifications à la Coupe du monde de 2018, vous écriviez dans The Conversation que la diplomatie sportive a été la stratégie la plus efficace du Kosovo dans sa quête de reconnaissance internationale. Au-delà de ces événements sportifs spontanés, quelles

sont les mesures concrètes en termes de diplomatie sportive prises par les pays des Balkans ? Dans quelle mesure sont-elles efficaces ? Sont-elles identiques ou au contraire, reposent-elles sur des axes différents ?

LOÏC TRÉGOURÈS : En matière de diplomatie sportive, il y a un élément qu'il faut observer, c'est l'organisation d'évènements qui sont à leurs tailles. Par exemple, l'Euro de handball féminin 2014 a été co-organisé par la Croatie et la Hongrie, l'Euro 2012 de handball masculin et féminin en Serbie, le Mondial de handball 2009 en Croatie, l'Euro féminin de basket 2019 en Serbie et Lettonie. Je laisse de côté les éventuelles compétitions juniors et sports plus mineurs comme le waterpolo, le karaté, etc. Cependant, le manque d'infrastructure limite l'organisation d'évènements sportifs, particulièrement pour les sports les plus populaires, même s'il y a une volonté d'organiser des évènements. Il y a aussi la candidature commune de plusieurs pays – Serbie, Roumanie, Grèce, Bulgarie – pour l'Euro 2024. Or, si on était vraiment dans la diplomatie sportive, et le rêve, il y aurait une candidature qui serait symboliquement plus forte avec la Croatie, voire la Bosnie et l'Albanie.

Ensuite, il ne faut pas oublier que la plupart de ces pays n'ont pas les moyens financiers nécessaires pour investir dans une politique publique du sport. L'organisation de ces évènements leur permet d'ailleurs d'avoir des subventions et de construire des infrastructures – et de détourner un peu d'argent. Cela permet aussi, pendant l'évènement, de démontrer leur savoir-faire, y compris pour la population elle-même et pour les autorités, de montrer qu'elles sont capables d'organiser des évènements. Néanmoins, peu de moyens sont mis. C'est d'ailleurs quelque chose qui est très paradoxal parce qu'au fond, la Serbie n'a pas de moyen financier, peu de salles de basketball homologuées, et pourtant, elle arrive à produire des champions à la pelle parce qu'il y a un savoir-faire, une passion, quelque chose. L'exemple du judo au Kosovo est aussi intéressant. À vrai dire, c'est une histoire invraisemblable, une affaire d'une poignée de personnes ultra-motivées, très talentueuses, qui ont réussi à lancer un processus, et ce, sans impulsion par le haut comme on pourrait avoir en France, avec une détection, un directeur technique national (DTN), un ministère des sports, etc. En conséquence, la diplomatie sportive peut se jouer sur l'organisation des évènements. Toutefois, il y a quand même beaucoup de débrouille de la part des clubs, avec beaucoup de magouilles évidemment, notamment dans le football, chez les Partizans, l'Étoile rouge ou le Dinamo Zagreb. Fabriquer des joueurs, ça ne vient pas de la DTN, ça ne vient pas de pulsions du ministère des Sports, c'est quelque chose qu'ils font par eux-mêmes parce qu'il reste des grandes stratégies qui avaient été mises en œuvre du temps

de la Yougoslavie. À mon avis, ces deux éléments entrent en compte en matière de diplomatie sportive, et le troisième élément serait éventuellement lié aux résultats. C'est-à-dire qu'effectivement, quand la Croatie va en finale de coupe du monde, cela donne un gros boost, par exemple, à l'économie du tourisme². La Croatie a bénéficié d'un résultat qu'elle n'a pas initié. Ce n'est pas le pouvoir public croate qui a mis l'équipe de Croatie dans les meilleures dispositions. Il n'y a pas de lien entre les deux. Donc, la diplomatie sportive, c'est juste une façon éventuelle de faire fructifier un résultat, c'est autre chose que d'initier une politique publique de sport et d'organisation d'évènements sportifs. ■

² Simmonds, L. (July 22, 2018). « *More Tourists Choose Croatia After World Cup Success*. *Total Croatia News* ». Consulté à l'adresse : <https://www.total-croatia-news.com/lifestyle/29944-more-tourists-choose-croatia-after-world-cup-success>

OBSERVATOIRE GÉOSTRATÉGIQUE DU SPORT

LE SPORT DANS LES BALKANS : ENTRE TENSIONS ET RÉCONCILIATIONS

Entretien avec Loïc TRÉGOURÈS / DOCTEUR EN SCIENCES POLITIQUES, AUTEUR DE *LE FOOTBALL ET LE CHAOS YOUGOSLAVE* (2019)

Réalisé par Estelle BRUN / Assistante de recherche à l'IRIS

AVRIL 2020

Un observatoire du

PROGRAMME SPORT ET RELATIONS INTERNATIONALES

Sous la direction de Carole GOMEZ, chercheuse à l'IRIS (gomez@iris-france.org)
et Pim VERSCHUUREN, chercheur associé à l'IRIS (verschuuren@iris-france.org)

© IRIS

Tous droits réservés

INSTITUT DE RELATIONS INTERNATIONALES ET STRATÉGIQUES
2 bis rue Mercoeur
75011 PARIS / France

T. + 33 (0) 1 53 27 60 60

contact@iris-france.org

@InstitutIRIS

www.iris-france.org